

Technique et suites

Suivant les moments, les lieux, étroits ou spacieux, mon travail s'exerce dans des formes changeantes, appréhendant des territoires qui, sans être étrangers les uns aux autres, engagent des champs d'intérêts diversifiés et des rapports singuliers à des moments de l'histoire. Les fonctions des couleurs s'en trouvent parfois modifiées avec des attributions variables ; celles-ci sans altérer la cohésion d'ensemble des propositions développées, marquent l'hétérogénéité des références et des champs d'implications qui les produisent.

Peindre, c'est aller à la découverte de ce qui peut être réalisé, mais aussi de pans de l'histoire qui n'ont pas trouvé leur résolution avec les visions exercées à leur rencontre.

Malevitch, dans un tableau que j'ai récemment découvert, peignit au centre d'une croix polychrome sur fond blanc, un carré de même couleur porté ainsi un emblème : celui du suprématisme, épinglé sur la toile.

Peinture dans la peinture, peinture sur peinture : c'est ce que je vois.

Ainsi, au gré des moments, les tableaux sont reconsidérés à la clarté des paramètres nouveaux portés par l'époque, ceux qui, parfois confusément, laissent entrevoir une autre possibilité d'interprétation, inaccessible jusqu'alors. L'avancée s'effectue de façon parfois mécaniste, parfois brouillonne, car ses facteurs demeurent toujours à préciser afin de discerner la juste visée du propos et le sens qu'ils découvrent.

Revoyant mes travaux anciens, notamment ceux des années 70/80, je me souviens les contextes et les attachements qui les faisaient paraître, mais je ne peux m'empêcher de les reconsidérer à l'éclairage du présent avec ses implications les plus récentes. Ces travaux portent, certes, la marque de leur temps, datés ils le sont, mais ils contribuent au déroulement d'un mouvement, toujours inachevé, qui les ramène dans l'actualité comme un signal, l'hypothèse jamais close qui interroge, questionne et/ou complète les productions qui ont suivi.

La ligne ascendante de mon travail frôle et croise ses boucles antérieures, s'écarte ou s'en rapproche pour se nourrir de ce qui fut oublié ou non perçu.

Je ne conçois pas de progression, plutôt des déplacements et des prises d'écarts autorisant une régénération des points de vue. J'adapte les modes de réalisation aux exigences du moment.

*

Certaines formes de mon travail exigent les grands formats et n'acceptent aucunes diminutions, ainsi les peintures sur toiles libres dans lesquelles j'interviens seulement sur la partie inférieure.

Comme si pour recommencer la peinture, il fallait repartir du bas...Mais peut-être s'agit-il seulement de trouver le juste rapport entre les forces colorées et l'étendue de la toile ? Entre ce qui est en passe d'être connu et ce qui ne parvient pas encore.

Un va et vient entre ce qui est et ce qui pourrait, entre visible et invisible.

Cette épaisseur joue la destinée du blanc.

*

Tel une onde qui se propage, le vent court et courbe le dos des herbes.

Les couleurs lancent et propagent leurs ondes dans l'étendue du non-peint.

Je choisis un rouge, un vert, un bleu, mais avant de peindre je dois le neutraliser, c'est à dire le modifier, l'assombrir ou l'éclaircir au point où, tout en restant bleu, rouge ou vert, il s'ouvre à d'autres champs chromatiques.

Parfois la couleur est instable, elle adhère à la surface mais au danger de se défaire, une seule inflexion la fragilise, sa tenue n'est plus assurée qu'avec cette menace qu'elle incorpore.

Telle en liquéfaction, en glissement hors de ses limites assignées, ou sans lissité marquée par des fonds ou dessous prégnants ou irréguliers.

Si je peins du blanc sur la toile non enduite en laissant des parts de celle-ci visibles, il sera couleur sur écru, mais suivant les étendues de chacun blanc et réserve peuvent s'échanger, dès lors c'est l'écru qui se retrouvera peint, sans avoir été touché.

Je peins des forces, ou plutôt je peins en forces. Il ne faut par là rien entendre de performatif ou d'athlétique ; aucune gestualité ni puissance physique ne sont requises et à aucun moment la peinture ne témoigne de leur présence (incidemment, se donneraient-ils à voir, j'en serais encombré).

Je peins avec les forces des couleurs contraintes aux tracés que j'effectue, je me lance dans la surface afin d'appréhender et prendre le blanc.

La Renaissance quadrillait les surfaces pour y contraindre les images, introduisait la perspective pour diriger la vision, Pollock prenait l'espace aux rets de ses lignes.

Pour ma part, je laisse couleurs et blanc interagir jusqu'à ce que quelque chose de plus que la surface, les traces, les couleurs, se produise : une prise de l'espace qui les fondrait en les rendant indissociables et indistincts.

Les extrémités déchiquetées de mes tracés renforcent l'avancée vers le blanc ; leur inachèvement est entretenu, à ne pas l'être ils risqueraient de clore une forme, ce que je veux pas (*Clifford Still aussi, déchiquetait les contours de ses couleurs ...*).

Avril/Mai/ Juin 2018